

Histoire autour de « la Baronne de Fleuriac »

Préambule

Racontée par Françoise Claude, passionnée d'histoire, fidèle aux Chaumières de Fleuriac depuis leur ouverture et qui nous a fait d'étonnantes (ou « détonantes... » ???) recherches sur la « Baronne » !

Alors, vrai ou faux...Lisez !

La pluie tombait sur le Morbihan. C'est normal, diront les grincheux qui ne connaissent la Bretagne ou la Normandie que par ouï dire et qui vont s'entasser, comme dans le métro parisien à 18h, dans les campings méditerranéens et reviennent rouges comme des homards , ayant cru manger la vraie bouillabaisse marseillaise où flottent quelques poissons congelés, à prix touristique.

Mais revenons à nos moutons : de bonnes chaussures, un ciré, la volonté de passer entre les gouttes, l'émerveillement dû à un ciel changeant, le prisme d'un arc-en-ciel et surtout la ferme détermination de sortir (bien équipés pour la suite !) au moindre rayon de soleil pour saisir la beauté du ciel changeant de couleurs, humer les parfums maritimes et élargir les yeux devant l'infini de la mer, de notre vie qui espère le rejoindre.

Ce n'est certainement pas à ces considérations philosophiques ou métaphysiques que pensaient Camille et Hugo en ce jour de congé pluvieux où ils n'avaient ni leçon hippique ni répétition de batterie.

Mistouffe et Bisou boudaient leur gamelle. On leur avait changé leur marque préférée de croquettes. Alain refusait de céder ! Jusqu'à quand ?

Ils ne chômaient pas tous les deux, Nadine et lui, entre leur travail professionnel, l'entretien des gîtes et leurs enfants. Préoccupés par leurs affaires, ils n'avaient pas fait attention à l'état d'âme de leur progéniture.

Or, ceux-ci, avaient un projet depuis quelque temps. Une vaste grange, qui n'était pas encore transformée en gîte, les intriguaient. Ils savaient que leurs parents y avaient entreposé toutes sortes d'objets, de papiers, de vieilles malles du passé, bref, un vrai bric-à-brac digne de Louis la Brocante. Pourquoi ne pas y aller jeter un coup d'œil ? Sitôt dit, sitôt fait !

Atchoum ! Atchoum ! Quelle poussière ! Et ces toiles d'araignées !
« Camille, arrête de hurler, elles ne piquent pas. Et regarde comme leurs toiles s'irisent chaque fois qu'un rayon de soleil passe par la lucarne. » déclara Hugo d'un ton péremptoire et scientifique.

Après quelques heures passées à retourner vieux jouets cassés, outils inconnus, chaises dépareillées, boîtes en tous genres, vieux journaux, découragés, sur le point de renoncer, ils tombèrent sur un vieux cahier, enfoui dans une malle pêle-mêle au milieu de vêtements du temps passé. Et leur surprise fut grande. Ils s'imaginaient, en lisant, sur la piste de la chasse aux Trésors ou l'Enigme de la grande Pyramide.

En réalité, il ne s'agissait que de l'histoire ancienne de leur famille. Leurs sentiments furent contradictoires : d'abord la révolte contre leurs parents qui ne leur avaient parlé de rien, ensuite l'incertitude, enfin la curiosité et la joie de la découverte, ce qui pouvait leur procurer l'admiration de leurs parents, ce dont ils doutaient parfois.

La plus ancienne date remonte à la guerre de succession au 14^{ème} siècle : Français contre Anglais, c'est courant. Un ancêtre breton est nommé baron de Fleur-Iac par Jeanne de Penthièvre, nièce du duc Jean III et soutenu par le parti Français à la suite d'un combat héroïque contre les Anglais. Son manoir et ses terres se localisent entre la région de Port-Navalo et du Logeo. Passons les pérégrinations politiques et historiques des siècles précédents et retrouvons les descendants de Fleur-Iac transformés en Fleuriac, selon l'Etat Civil de 1516 instauré par François 1er.

Désormais, la Bretagne est rattachée au Royaume de France, grâce à la dot de la Duchesse Anne mais les bretons gardent une indépendance certaine, notamment le baron de Fleuriac qui doit notamment sa prospérité à la culture du blé noir, du froment, du seigle et à la dîme prélevée sur ses serfs. Ses descendants résistent à l'implantation de la réforme protestante sur leurs terres. (pourtant il y a des protestants sympas). A partir du 18^{ème} siècle, l'âge de la régression commence et à la révolution, le château du Baron de Fleuriac, fidèle au roi Louis XVI est pris d'assaut et démoli. Le Baron rejoint Jean Chouan, échappe miraculeusement au débarquement anglais de Quiberon, fuit avec sa famille pour gagner les Pays Bas où il vivote misérablement jusqu'en 1815, jusqu'au retour de Louis XVIII.

Las, ses terres sont en friche, son château démantelé, les fils de ses anciens paysans quittent la région pour Paris. Les descendants du baron, énergiquement, font contre mauvaise fortune bon cœur, se mettent à l'ouvrage, ne peuvent restaurer le château, mais sauvegardent les dépendances où ils installent et exploitent eux-mêmes les terres, en mettant la main à la pâte.

Un de leur fils est tué à la bataille de Verdun en 1916, un autre fusillé, comme résistant en 1943 (vous pouvez être fiers de nos ancêtres) mais ni l'agriculture, ni les titres de noblesse ne rapportent plus.

Il faut renaître, se reconvertir, opérer une « révolution silencieuse », développer dynamiquement la culture, le tourisme : « le granit a enseigné aux bretons la force de caractère et la tenacité, la mer leur a donné des ailes pour

rêver et aller jusqu'au bout du monde découvrir ce qui se cache derrière l'horizon. Vous avez les pieds sur terre et les yeux dans les nuages. Les Bretons s'attachent, on ne les attache pas. »

Ces dernières lignes ont été écrites par Nadine, secrètement, car c'est elle l'héritière des communs de Fleuriac, transformés merveilleusement en gîtes. Sans oublier l'aide et le soutien tenaces d'Alain.

L'aristocratie du cœur est plus importante que celle du sang. C'est ce qu'ont découvert Camille et Hugo après avoir déchiffré ce manuscrit.

Puissent-ils en être les dignes successeurs et si on se moque parfois de leurs parents en les désignant comme « Barons de Fleuriac » vous pourrez leur répondre « qu'il n'y a pas de sot métier » et que la convivialité et les rapports humains comptent plus que l'ancienne hiérarchie tombée en désuétude.

Françoise Claude
Paris, un jour de septembre 2007